

« Lecteur, si vous êtes père... »*

Le *Journal* de Prangins et ses destinataires

Voici le troisième volume du *Journal* de Prangins** : je l'aborde avec mélancolie, sachant que c'est le dernier. Après plus de deux siècles, je me doutais bien que l'auteur allait mourir, mais il est tout de même mort assez jeune et, lui ou sa femme, la plume à la main. Vais-je m'en consoler aussi vite que lui-même dit l'avoir fait de la mort de Cook en écoutant lire son *Troisième* (et dernier) *voyage* ? « Notre inquiétude s'excite et s'accroît : l'effroi succède et le coup nous fait frémir et détourner la vue ; enfin l'événement s'éloigne. Nos regrets s'exhalent, bientôt le cœur se repose et le jugement agit ». Et plus loin : « Si nous venons à regarder les dates, nous trouverons le temps du deuil plus que passé ; et ce qui nous était avenir il y a une heure nous sera ancien dans une heure » (11 mai 1785). Pour moi, je l'avoue, quand je sors d'un journal, mon deuil ne passe pas si aisément. Je viens de lire un texte tendu vers l'avenir, j'ai une voix dans l'oreille. Les autobiographies nous préparent aux oraisons funèbres, aux bilans, aux vies accomplies. Les journaux font de la mort de leur auteur un scandale. Oui, je suis comme Louis-François Guiguer, j'aime philosopher aux moments solennels – ici, en ouvrant cet article, comme lui à chaque début d'année ou de cahier, en faisant ce qu'il appelle en souriant son « préambule métaphysico-moral » (1^{er} juillet 1786). C'est par une méditation sur l'approche de la mort que s'ouvre, au début de ce troisième volume, le *Journal VI*, méditation qui se termine par une pointe d'humour mélancolique (1^{er} juillet 1784). Pour lui, la seule manière de multiplier le peu de temps qui nous reste à vivre serait de le... diviser. Deux semestres, cela vaut mieux qu'un an... etc. ! « Je viens de faire un préambule au second semestre et à ce nouveau tome de journal. Et je me suis ainsi fait, ce me semble, deux années au lieu d'une par un assez beau secret ».

Le premier janvier suivant (1785), il reviendra au thème déjà traité en janvier 1782 : *Scripta manent*. « Que reste-t-il des temps passés ? ». Il établira doctement que le passé, accumulé en nous, se trouve incorporé à notre présent, pour montrer ensuite que l'écriture du journal permet, c'est joliment dit, de « donner une permanence à des traces légères » qui, sans cela, disparaîtraient dans le brouillamini de la mémoire. J'ai été frappé de voir qu'il a des idées arrêtées, analogues aux miennes, concernant l'avantage du journal sur le récit historique, y compris pour les nouvelles publiques. Ainsi en 1786, quand il se replonge dans la *Gazette de Leyde* (bihebdomadaire) de 1772 :

Lecture continuée des relations données dans la *Gazette de Leyde*, mois de janvier et suivants année 1772 de la révolution de Danemark. Cette manière de parcourir la suite des événements dans leurs successions, et non tels que peut savoir les arranger un historien qui les veut réunir souvent à son point de vue, me paraît intéressante ; et bien des historiens sont plus sujets à caution que ces gazettes qu'on suppose toujours mensongères et qui pourtant souvent se reprennent elles-mêmes et se désavouent, ce qu'un auteur ne fera point. (14 mars 1786)

Nous voici donc, pour la dernière fois, devant les « traces légères » de cette vie, que jamais nous ne soupçonnerons de mensonge, mais dont nous admirons l'équilibre délicat

* Inédit.

** Louis-François Guiguer, baron de Prangins, *Journal 1784-1786*, édité et annoté par Rinantonio Viani, avec l'assistance de Chantal de Schoulepnikoff, Postface de Chantal de Schoulepnikoff, Association des amis du Château de Prangins, 2009, 477 p. J'ai, dans les citations, adopté l'orthographe moderne et régularisé la formulation des dates.

qu'elles maintiennent entre public et privé, au seuil d'une intimité qui ne sera jamais dévoilée. Les tensions que nous avons senties au moment des fiançailles, puis au début du mariage, entre le caractère « officiel » du journal et le désir d'une expression plus personnelle ont quasiment disparu. Le journal a repris le cours tranquille qu'il avait avant l'arrivée de Matilda à Prangins. Simplement, la répartition des rôles n'est plus la même. Désormais Louis-François est seul aux commandes. Quand il en parle, il dit « mon journal » (18 décembre 1784). Il arrive qu'il laisse la plume à Matilda (plus rarement, à une autre personne non identifiée), mais « laisser la plume » semble généralement vouloir dire « dicter » plutôt que « confier la rédaction ». Quelle que soit la plume, ce serait donc lui qui s'exprimerait, en écrivant ou en dictant. Pourtant, quand Matilda tient la plume, deux situations sont imaginables. Ou bien elle remplace son mari, malade ou occupé à autre chose, et, de sa propre initiative, parle d'elle-même à la première personne – c'est ce qui semble se passer, et paraît le plus normal : elle écrit « je » pour parler d'elle, « mon mari » pour parler de lui, etc. Ou bien elle écrit sous la dictée de son mari. Mais alors, nouvelle alternative : celui-ci va-t-il (normalement) lui dicter des « je » qui renvoient à lui, ou (curieusement) à elle ? Peut-il rédiger le journal de Matilda à sa place, comme s'il était elle, en le lui dictant ? Cela paraît impossible, et pourtant c'est arrivé, comme nous le révèle ce passage ahurissant et charmant :

J'ai fait poser, par galanterie pour mon époux, des rideaux verts impénétrables aux rayons du soleil aux deux bouts du corridor.

J'ai entrepris, pour remplir un engagement pris à la hâte, de fabriquer un pantin sur le modèle de celui de mes enfants. Ce pantin doit avoir l'honneur de voyager par terre et par mer jusqu'aux nations hyperborées dans la famille russe de Monsieur de Ribaupierre. On m'a fait compliment de toute part sur ma bonne volonté à entreprendre et sur l'habileté de l'exécution (or il faut savoir que j'écris sous la dictée et qu'ainsi il n'y a rien à dire si je me donne les violons). (10-11 mars 1786)

Poussons les choses jusqu'au bout : la parenthèse elle-même ne serait-elle pas... dictée ? J'imagine la scène : Matilda lève la plume, proteste, rougissant de ce qu'on va penser de sa vanité, elle discute avec son mari, qui trouve la solution en lui dictant la parenthèse ! Petite scène de tendresse, à laquelle nous assistons de biais, par hasard. Ce n'est qu'une hypothèse, bien sûr. Ce qui semble une certitude, c'est l'amour. Il ne se dira que peu, de loin en loin, fusant de manière inopinée, perçant la surface du journal, faisant sentir qu'en dessous, il est partout. « Partons tête à tête, ma Matilde et moi ; le chemin sera court et les propos fort doux » (30 septembre 1784) ; « C'est la vérité que nous nous trouverions très bien de vivre très intimement » (2 juin 1785) ; « Solitude en famille, ce qui n'est point un mauvais effet du mauvais temps » (20 novembre 1785) ; et il lui arrive de chanter les douceurs d'un « veuvage » (séparation de vingt-quatre heures) qui lui permet de recevoir un petit mot écrit (9 décembre 1785). Une seule fois, sous le coup d'une émotion violente, une parole directe crève tous les écrans, après la mort de leur quatrième fils, peu après sa naissance :

Hélas, tout finit ici pour lui à 8 heures du matin. Pauvre mère : que de peines et de souffrances pour lesquelles l'équivalent qui t'en dédommageait t'est ravi. Ma tristesse n'est à présent dans mon cœur que le désir de recueillir la tienne. Mes larmes coulent pour toi seule sur ton chevet. (20 juillet 1785)

Mais, il le note à une autre occasion, « Les hélas sont hors de mon style » (4 avril 1786) : la règle du journal reste d'éviter la plainte et de « positiver », comme nous dirions aujourd'hui. Juste place est faite aux deuils, certes, et il est impossible de ne pas mentionner régulièrement, dans ces dernières années, les progrès de la goutte (« Moi goutteux », *passim*) ou les autres maladies, de lui ou de ses proches, qui perturbent le cours de la vie quotidienne

et de la sociabilité. Mais il le fait discrètement, au point d'en avoir parfois des remords, par exemple pendant l'agonie de son ami Ribaupierre : « Pourquoi passai-je toujours sous silence les journées de mon pauvre ami : c'est qu'il souffre et que nos soins ne le soulagent pas » (26 juillet 1785). Le journal doit plutôt faire écho aux joies de la vie : « Heureux ceux qui sont susceptibles de joie pour les petits événements qui détaillent notre vie » (3 juin 1785). Son propre bonheur conjugal, les progrès de ses enfants, qu'il suit attentivement, mais aussi le bonheur des familles proches, celle de sa sœur (« Je n'ai pas assez d'encre dans ma bouteille pour bien dire toutes les joies », 16 septembre 1784) ou de son ami Renz (« Tout cela a l'air si heureux que c'est un plaisir seulement de l'écrire », 25 juin 1785). Certaines dates sont consacrées aux « bilans de bonheur », si je puis dire. Ce sont les anniversaires, bien sûr : son propre anniversaire (1^{er} décembre), mais aussi celui de Matilda (15 janvier), celui de leur mariage (4 juin), et celui de leur fils aîné, Charles (26 août). Pour nous, le plus impressionnant est sa méditation à l'occasion de ce qu'il ne sait pas être son avant-dernier anniversaire, le 1^{er} décembre 1785 (il mourra le 18 décembre 1786) – en fait son dernier anniversaire célébré dans le journal. Il commence par évoquer le bonheur que lui ont donné ses enfants et sa femme, puis essaie, par la théorie des compensations, de se consoler des pertes qui ont assombri l'année (leur quatrième fils, leur ami Ribaupierre). Mais tout s'éclaire quand Charles, cinq ans, vient lui réciter huit vers qu'il a lui-même écrits en l'honneur de son cher papa !

La matière ordinaire du journal peut se diviser en quatre rubriques, qui souvent s'interpénètrent : la vie de la famille à Prangins ; la sociabilité (visites reçues et faites, déplacements, lettres, spectacles et fêtes...) ; la gestion du château et des terres, les aménagements, plantations, etc., et les relations avec le personnel ; enfin les lectures, presque toujours à haute voix, et commentées. On lit Shakespeare, qu'on adore, Locke, qu'on préfère à Leibniz, Montesquieu, le *Spectateur*, *Clarisse Harlowe*, Cook, les pièces pour enfants de Madame de Genlis, Necker... On a horreur de Beaumarchais, qui fait « rire aux dépens de tout ce qui est honnête » (30 octobre 1784). Quant à Rousseau, on n'en parle plus. D'une manière générale, les évaluations des textes lus sont brèves, ne se perdent jamais en digressions. De même, les incidents de la vie quotidienne sont rarement éclairés par des analyses psychologiques. On est tout étonné quand Louis-François ébauche, à propos d'une réception donnée par ses amis de la Colombière, une sorte d'examen de conscience :

Je ne puis cacher que mon intérêt propre, mon amour-propre, me fait prendre plus de part au bonheur de mes amis que si je n'avais pas contribué à le leur arranger. En vérité ce n'est pas là de la vanité et je reste convaincu que c'est du bon cœur. (25 juillet 1785)

Et le lecteur note que ces mini-examens de conscience tendent toujours (mais, disons-le, sur des bases bien fondées !) à donner un satisfecit à leur auteur :

Monsieur Ducros m'amène pour la petite école une recrue de cinq petits garçons : voilà un grand bien pour cinq enfants, et une grande satisfaction pour Monsieur Ducros. Pour moi c'est mon entreprise, et ses succès flattent mon amour-propre. Les sévères trouveront en cela qu'il m'en reste peu de mérite, mais lorsque je me fais content en bonne conscience, je ne demande point ce qu'en jugent les juges. (14 décembre 1785)

Nous sommes en terre protestante, mais plutôt du côté d'une autogestion sereine que de l'inquiète introspection d'un Lavater. Beaucoup plus que par un retour critique sur soi, c'est par des sentences, maximes et déclarations générales gentiment assénées que le fruit de l'expérience se dépose dans le journal, pour la plus grande édification de ceux qui le liront. Oui, le journal de Louis-François appartient à la littérature mémorielle, mais aussi à la littérature exemplaire : c'est l'expérience et la bonne conscience d'un petit milieu qui s'y

dépose jour après jour. Mais peut-être suis-je injuste en soulignant ce côté didactique, avec l'autosatisfaction qu'il suppose. De même qu'il y a une discrétion pour la vie affective, il y a une pudeur de la vie morale. Il faut écouter attentivement Louis-François lors de ses semestriels « préambules métaphysico-moraux ». Sous l'aspect d'un discours philosophique, ce sont des moments de confiance. J'avoue avoir été tout ému de lire le préambule de sa dernière année. Je le citerai en entier. Il y distingue ce qui est de l'ordre du « 31 décembre », rétrospection, examen de conscience de l'année écoulée, qui restera dans le secret de son cœur, de ce qui est de l'ordre du « 1^{er} janvier », prospective explicitée, projet de vie pour l'année qui s'ouvre, et interrogation sur l'avenir, au-delà de cette année qu'il se déclare « prêt à vivre » :

Le premier jour est un jour de projets, de plans, de résolutions, de conseils, d'espérances. Hier j'aurais parlé d'expériences, de souvenirs, de regrets. Voici donc mes desseins et mes vœux : employer mon temps, témoigner l'empressement qui fait supporter la lenteur d'exécution que l'inhabileté ne manque jamais d'apporter malgré le zèle ; aimer comme mon cœur peut sentir, me confier à l'affection de tous ceux qui veulent me faire jouir du seul bien qui soit réel ; me déterminer à chaque instant suivant que le jugement intérieur qui m'ordonne et qui m'approuve ordonnera mes actions ; parler vrai, agir droitement. Voilà mon plan. Je ne dis rien de corriger, de me réprimander, d'user de mon exemple que je puis me donner par la réflexion, et cela bien souvent pour ne pas le suivre. Tout cela a dû être fait hier ; mais ces petites confidences, je n'ai pas l'orgueil de les mettre par écrit : ce serait affecter de croire que je n'avais que bien peu de choses à dire. Cette disposition ne serait pas propre à se concilier l'indulgence. Quant aux conseils, ils sont bien moins encore du ressort de ce journal s'ils s'adressent aux autres.

Mes espérances se réduisent à jouir encore, si ce n'est pas sans rien perdre des biens déjà éprouvés, du moins en voyant arriver des compensations dans un avenir qui sans doute amènera des rapports inconnus. Je crois donc que je suis tout prêt à vivre encore cette année. Je referai quelque plan pareil suivant l'occurrence à une autre époque. (1^{er} janvier 1786)

Je suis ému, mais aussi un peu perplexe. La prose de Louis-François est, avouons-le, parfois tortueuse ; il m'arrive de m'y reprendre à deux fois pour démêler ce qu'il veut dire. S'il n'écrit pas ses « petites confidences » du 31 décembre, c'est donc qu'elles sont réellement si petites qu'on pourrait l'accuser d'orgueil, d'avoir si peu à se reprocher. Crainte justifiée, puisque j'ai moi-même commencé à sourire, ci-dessus, en le voyant s'absoudre généreusement et lucidement de tout péché d'amour-propre ! Il « s'approuve » facilement. On pourrait s'en étonner, il le sait. Et l'on pourrait s'agacer de le voir doctement donner des conseils à partir de sa propre expérience : aussi prend-il soin de récuser ce rôle de prédicateur, qui ne serait pas du « ressort » de ce journal... qui pourtant regorge de maximes et sentences.

J'arrête de taquiner ce grand honnête homme, qui a su gagner mon estime et mon affection, et dont les scrupules montrent le respect qu'il a d'autrui. Mais qui est cet « autrui » ? À qui, en fin de compte, ce journal s'adresse-t-il ? Si le « je » s'y cache parfois, s'abrite derrière des expressions contournées ou derrière la troisième personne, s'il hésite à exprimer des affects trop intimes, c'est que le journal est écrit – non certes pour le public, mais pour un petit groupe familial et amical qui pourra en lire des tranches, ou s'y référer. Le texte se présente souvent sur le mode de la conversation, il est truffé d'adresses au lecteur ou de signes de connivence. Pour dire qu'on a déjà parlé de quelqu'un, on précise : « Un tel, connu dans ce journal... » (*passim*). Les expressions du type « Vous savez combien... », « Vous saurez que... », « Mais laissons tout cela pour vous dire que... », fourmillent. Quelquefois ces adresses se développent. Parlant de son ancien serviteur Nillon qui lui a rendu visite, Louis-François écrit en manière de taquinerie :

Il est content de ses affaires et de son enfant qu'il trouve fort gentil et fort avancé ; ainsi sont les miens. Lecteur, si vous êtes père, ainsi sont les vôtres, à ce que je présume. (28 septembre 1784).

Ou bien, en manière de badinage :

Mon frère mène Mademoiselle Betty de Ribaupierre à Vinzelles. Je suis bien aise de vous dire en passant que cette Betty-là est une de mes passions ; mais pensez en même temps que c'est aussi celle de ma femme. (28 juillet 1785)

Ce dernier volume nous permet d'assister directement à des scènes de lecture du journal et de mieux comprendre son mode de communication. Il n'est ouvert qu'à des personnes très proches, et sa lecture est toujours « accompagnée ». Le 5 février 1786, madame Baraban arrive pour passer une semaine à Prangins (« heureuse semaine à venir pour nous »), et Matilda, le lendemain, lui lit les deux premiers mois de l'année 1785 : « Lecture par ma femme devant Madame *l'Amie* du journal, deux premiers mois 1785 ». Nous n'en saurons pas plus. Fin mars, c'est le tour de Louise de Ribaupierre (elle a 25 ans, c'est l'une des filles de leur ami intime, Marc-Étienne de Ribaupierre, seigneur de Prangins, mort l'année précédente) :

Lecture entamée de ce journal depuis l'an 1771 par Mademoiselle Louise, moi présent pour expliquer. Ceci peut l'intéresser puisqu'elle retrouvera à chaque page quelqu'un de sa famille ou de ses amis. (30 mars 1786)

Le mois suivant, non, ce n'est pas le tour de sa sœur, Suzanne-Elisabeth, dite Betty, mais on « craint », si je puis dire, qu'elle n'use de son droit de lire le journal pour y découvrir... des compliments qu'elle ne devrait pas lire ! C'est une sorte de madrigal, analogue à celui du 28 juillet 1785, que se permet Louis-François à l'adresse de sa... préférée :

Mademoiselle Betty de Ribaupierre arrive à 11 heures pour passer quelques jours avec nous. Mais comme, étant dame, elle pourrait être curieuse, nous étant amie elle pourrait avoir la fantaisie d'user du droit à elle offert de lire dans ce journal. À ces causes il n'est pas convenable de dire quelle espèce de sentiment elle excite quand elle arrive pour plus de quelques heures. (17 avril 1786)

Mais bien sûr, la principale destinataire du journal est Matilda elle-même. Force est de constater, pour clore cette lecture, que ce journal n'est plus vraiment le sien, puisqu'elle n'a pas pris le relais lorsque Louis-François en a abandonné la rédaction.

Pourquoi s'est-il arrêté ? Faute d'information, nous ne pouvons faire que des hypothèses, en évitant de bâtir un roman. La maladie qui l'a emporté ne semble dater que de novembre ou décembre 1786 (et il naîtra à Matilda une fille en juin 1787), mais son état de santé lui pose problème bien avant, avec conséquences pour le journal : « Le journal présent pâtit un peu de ma tête endolorie, de quelques lettres qui m'ont occupé, mais le journal est fait pour cela » (15 juin 1786). Le voilà avec un mal de gorge à la mi-juillet, il s'en remet assez pour pouvoir partir prendre les eaux à Aix-les-Bains du 18 juillet au 8 août, avec cascades de délégations de plume et rattrapages, mais le 13 août il reprend son journal pour de bon et le tient jusqu'au 28, tout à fait normalement. Le 26, une belle entrée résume, pour l'anniversaire des six ans de Charles, tous les espoirs placés sur lui et qu'il a satisfaits. Le 28, Louis-François lit le *Spectateur* d'Addison et Steele, qu'il trouve presque comparable à « Montaigne, mon meilleur ami » : ce seront – sans doute par hasard – ses derniers mots.

Comme font souvent les diaristes, il a préparé son entrée du lendemain en inscrivant par avance la date du 29, sous laquelle il n'y aura rien. S'agit-il d'une lacune provisoire et inexplicquée, comme celle que nous avons pu constater entre le 11 août et le 1^{er} novembre 1785 ? 36 folios avaient alors été laissés blancs, comme pour permettre le recopiage du journal tenu sur un autre support, ou un rattrapage après coup, comme celui qu'il a confessé du 1^{er} au 24 juillet 1786, donnant ainsi « un exemple de sincérité qui ne veut point antidater ». Ou bien s'agit-il d'un arrêt définitif, et pourquoi ? Nous n'en savons rien.

Toujours est-il que Matilda n'a pas pris le relais, ni sur le moment, ni plus tard. Simplement, après sa mort, elle a tourné la page restée blanche, et recopié, du 9 au 18 décembre, les pages du journal de Monsieur Desprez « pendant la maladie de Monsieur de Prangins ». On apprend qu'il est mort d'une maladie de bile et que, dans ses derniers moments, on a appelé auprès de lui un médecin de Genève, Monsieur Odier – que l'on retrouvera dans d'autres chapitres de cet ouvrage, non plus comme médecin, mais comme diariste au même titre que son patient. Suit la copie de l'éloge funèbre fait par le pasteur Ducros, qui clôt le cahier. Et tout est dit.

La fin de ce dernier volume rassemble les documents existant sur la vie de la famille après la mort de Louis-François, en particulier trois journaux de voyage tenus par Matilda en 1805, 1813 et 1815 et un émouvant récit dans lequel elle évoque la vie de sa fille Mathilde, née en juin 1787 après la mort de son père, et qui vient de mourir en couches à l'âge de 23 ans en avril 1811.

Arrivé jusqu'à nous, le Journal de Prangins a été soigneusement conservé. Charles, le fils aîné, qui vécut jusqu'en 1840, l'a-t-il lu ? Une chose m'a frappé, en réfléchissant aux limites que s'est imposées Louis-François : son journal est toujours envisagé par lui comme ouvert à une communication immédiate pour un petit cercle d'intimes qui sont ses contemporains. Jamais il n'a eu l'idée de le tenir pour une communication différée et exclusive à ses enfants quand ils seraient grands, ni d'en faire un instrument d'éducation et de transmission. Cela aurait sans doute déplacé les frontières de ce qu'il était possible de dire. C'est le choix qu'a fait, à la même époque, le marquis de Bombelles : il a commencé le 1^{er} juillet 1780, jour de la naissance de son premier fils, Louis, un journal à Louis seul destiné qu'il a tenu jusqu'à sa mort en 1822 sur 97 cahiers, comptant 27830 pages. Malheureusement l'édition en cours de ce journal, commencée dans les années 1970, a gommé cette dimension novatrice pour le réduire à une plus ordinaire chronique de la vie sociale et politique de l'époque.

Guiguer et Bombelles sont deux exemples frappants d'infléchissement ou de détournement d'un genre traditionnel : le livre de famille, pour Guiguer, la chronique historique, pour Bombelles. Dans les années 1770 et 1780 souffle un vent nouveau, qui va emporter jeunes gens et jeunes filles vers les espaces de l'intime et du secret : mais il ébranle aussi les plus solides bastions des identités collectives.

*